



HAL
open science

L'idée de nihilisme en Russie. Un essai de Begriffsgeschichte entre littérature et philosophie

Ioulia Podoroga

► **To cite this version:**

Ioulia Podoroga. L'idée de nihilisme en Russie. Un essai de Begriffsgeschichte entre littérature et philosophie. Noésis, 2019, Qu'est-ce que l'histoire des idées ?, 33. hal-03581692

HAL Id: hal-03581692

<https://hal.science/hal-03581692>

Submitted on 20 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NOESIS

QU'EST-CE QUE L'HISTOIRE DES IDÉES?

N° 33

Automne 2019

Ioulia PODOROGA
(Université de Strasbourg)

L'idée de nihilisme en Russie
Un essai de *Begriffsgeschichte* entre littérature et philosophie

Cet article aborde la façon dont l'histoire des idées peut mettre en évidence la perméabilité des frontières entre littérature et philosophie. Comment appréhender la spécificité d'une idée présente dans un roman mais dont la portée est aussi philosophique ? Sur l'exemple de l'idée de nihilisme, élaborée dans le contexte intellectuel russe, l'article explore sa capacité à donner naissance à la fois à un concept sociopolitique et à une image littéraire, comme à deux tentatives, tantôt complémentaires, tantôt contradictoires, de penser un seul et même problème.

The Idea of Nihilism in Russia
An Attempt of *Begriffsgeschichte* Between Literature and Philosophy

This article discusses how the history of ideas can highlight the permeability of the boundaries between literature and philosophy. How to grasp the specificity of an idea that is present in a novel but whose scope is also philosophical? Following the example of the idea of nihilism, developed in the Russian intellectual context, the article explores its ability to give rise to both a sociopolitical concept and a literary image, as to two attempts, sometimes complementary, sometimes contradictory, to reflect on the same problem.

[T]he historian of ideas, while he oftenest will seek for the initial emergence of a conception or presupposition in some philosophic or religious system or scientific theory, will seek for its most significant manifestations in art, and above all in literature.¹

L'histoire des idées comme passerelle entre disciplines

L'intérêt incontestable que présente l'histoire des idées pour un philosophe relève d'une ambiguïté profonde : en dehors de disciplines, car elle n'en est pas une, l'histoire des idées a trait à toutes les disciplines, car toutes les disciplines et pratiques de création véhiculent des idées. Ainsi, comme annoncé déjà par Arthur Lovejoy, le mérite principal de l'histoire des idées, c'est d'ouvrir la philosophie à l'interdisciplinarité. La philosophie pourrait alors s'aventurer dans un projet que François Azouvi appelle « histoire philosophique des idées »². Dans ce cadre, l'exigence intellectuelle imposée par la philosophie à l'histoire des idées consiste à définir l'idée en fonction d'un problème philosophique. « Problématiser » l'histoire des idées veut dire répondre à la question *pourquoi* on recourt de façon régulière à un tel terme ou telle formule, tout en minorant le procédé qu'on ne cesse par ailleurs de lui reprocher et qui consiste à observer et enregistrer *comment* s'opèrent des reprises de l'idée philosophique dans une sorte de filiation ininterrompue. Le but de l'histoire *philosophique* des idées revient donc à « faire apparaître l'unité d'un problème en même temps que la succession discontinue de ses figures historiques »³.

L'histoire des idées philosophiques aurait alors pour objet la circulation des idées émises par la philosophie en dehors de la philosophie, dans d'autres champs disciplinaires, sans pour autant que ces idées cessent d'être philosophiques. La question importante serait, par conséquent, de savoir ce que deviennent ces idées une fois déplacées hors philosophie. Si, par exemple en littérature, on parvient à identifier une idée de provenance philosophique, faudrait-il insister sur sa valeur strictement philosophique ? Ne devrions-nous pas plutôt lui attribuer un autre statut et une nouvelle fonction, purement esthétiques, car intégrés dans un régime différent de pensée et d'écriture ? C'est pour éviter ce genre d'équivoque que la critique littéraire a voulu distinguer soigneusement l'idée littéraire et l'idée philosophique. Il ne s'agit pas d'une même

¹ Arthur O. Lovejoy, *The Great Chain of Being*, 1936, p. 16-17.

² François Azouvi, « Pour une histoire philosophique des idées », *Le Débat* 1992/5, n° 72, p. 16-26.

³ *Ibid.*, p. 22-23.

idée qui se déplacerait de la philosophie vers la littérature, mais d'idées autonomes bien que similaires du fait qu'elles renvoient à la même réalité, au même noyau problématique, partageant donc un champ commun, sans être réductibles l'une à l'autre⁴. Ce changement de perspective rend justice aussi bien à la philosophie, celle-ci n'ayant plus à s'assujettir la littérature, qu'à la littérature, laquelle s'affranchit de la philosophie, et permet de diriger l'histoire des idées vers l'étude des rapports paritaires entre ces deux pratiques discursives.

Vérifions maintenant dans quelle mesure cette approche, qui plaide pour une histoire des idées philosophiques, d'une part, et littéraires, de l'autre, mais regroupées autour d'un même problème, peut s'avérer utile et féconde, lorsque nous envisageons les cultures intellectuelles qui ne connaissent pas de strictes frontières disciplinaires, ni, en conséquence, de hiérarchie prononcée entre différentes formes du savoir. C'est notamment le cas de la Russie, où la pensée n'a jamais été exclusivement réservée aux philosophes professionnels, mais s'est développée en dehors des institutions consacrées. De fait, l'histoire intellectuelle russe est indissociable de son histoire littéraire (et plus généralement artistique), et ceci dès le début du XIX^e siècle. C'est que la littérature et la critique littéraire offrent à cette époque l'unique manière de traiter des questions sociétales et politiques les plus urgentes, le seul terrain sur lequel une pensée relativement libre peut s'exercer, en passant plus facilement entre les mailles de la censure. Les intellectuels de tous bords (écrivains, fonctionnaires ou hommes de lettres) s'engagent dans l'écriture journalistique (qu'on appelle « publicistique » en russe) en s'inspirant largement des idées puisées dans la littérature, laquelle affiche de plus en plus sa volonté de devenir un fidèle reflet de la société russe. Faire de la philosophie en Russie signifie alors réfléchir sur les problèmes sociaux avec la littérature et à partir de la littérature, phénomène qu'on appelle le « littératurisme » de la culture russe du XIX^e siècle. C'est ainsi que la critique littéraire, en adoptant également « un mode publicistique s[e] transform[e] [...] en une véritable philosophie de l'histoire et de la société russes »⁶. Les écrivains eux-mêmes arborent une double casquette : intellectuels, faiseurs d'opinion publique, et « serviteurs » de l'art, auteurs de fictions littéraires. Ce rôle qu'ils sont amenés à jouer charge tout énoncé émanant d'un héros littéraire d'une portée encore plus significative, dépassant les limites strictement littéraires, et

⁴ Cf. R. S. Crane, « Literature, Philosophy, and the History of Ideas », in *Modern Philology*, Vol. 52, No. 2, Nov., 1954.

⁵ Victime prioritaire de la censure et souvent étouffée par l'État tsariste, la philosophie n'a pu bénéficier que d'une existence très précaire au sein de l'Université. Soit supprimée complètement du cursus (1850-1863), soit enseignée de façon peu systématique, elle ne se propage que dans les « cercles » et groupes de discussion semi-clandestins.

⁶ I. I. Ivanov, article « Critique littéraire », dans *Le Dictionnaire encyclopédique de Brokhaus et Efron* (Saint-Petersbourg 1890-1907), vol. XVIa (1895) : *Коялович -- Кулон*, p. 759-776. Ici et plus loin, la traduction est mienne, sauf indication contraire.

d'une valeur pas seulement esthétique, mais sociale, voire politique. L'art et la vie s'interpénètrent, à tel point que la posture morale, les convictions politiques de l'écrivain sont indissociables de son œuvre, qui est elle-même leur expression ultime⁷.

L'absence d'une philosophie « pure » en Russie a été maintes fois constatée et regrettées, des explications ont été avancées, mais la fascinante hybridité de ces deux champs (littérature et philosophie) comme une réussite typiquement russe n'a jamais fait l'objet d'un intérêt particulier. A ce titre, il convient donc d'envisager l'idée comme *à la fois* philosophique et littéraire, ces deux versants étant parfaitement inséparables. C'est-à-dire, une idée qu'on rencontre sur les pages d'un roman a la capacité d'agir, d'une part, comme un *concept*, et d'autre part, comme une *image*. En assumant, à des niveaux variables, ces deux rôles, elle est reçue tantôt comme énoncé d'un problème spécifique à la société russe, et revêt, par conséquent, une valeur cognitive, ou bien l'effet qu'elle produit est largement émotionnel, même si les raisons de cette appréciation esthétique sont dues au plaisir qu'on prend dans la construction purement intellectuelle dont peut faire état le texte littéraire⁹.

Je me propose ici de mettre au clair cette configuration double de l'idée au sein de la littérature russe car, loin de produire un effet de brouillage, celle-ci a l'avantage de nous offrir un point de vue privilégié sur la naissance d'un concept à partir d'un champ sémantique balisé par la philosophie, et d'un imaginaire qui est à l'œuvre chez l'écrivain, et sur son entrée postérieure, suite à un coup de pouce donné par la littérature, dans le champ politique. Le concept en question est celui de nihilisme réactivé dans le roman *Pères et fils* (1862) par Ivan Tourguéniev. Extrêmement connoté dans le langage philosophique européen depuis Nietzsche, ce concept demeure obscur, dans la mesure où sa provenance littéraire et politique ne soit pas clarifiée. Comprendre le phénomène du nihilisme aujourd'hui et employer le concept concomitant ne saurait donc pas faire l'impasse sur le champ sémantique russe. Ainsi, le terme de nihilisme, attribué communément à Tourguéniev, n'est pas exactement la découverte de l'écrivain. Celui-ci n'inaugure pas un nouveau concept, mais réinvestit une notion déjà bien

⁷ Ce qui, selon Isaiah Berlin, la diffère de la littérature européenne, qui distingue toujours entre forme et contenu. Cf. I. Berlin, *Les penseurs russes*, Paris, Albin Michel, 1984, p. 173-174.

⁸ La naissance (tardive) d'une philosophie originale en Russie, philosophie religieuse, avec Vladimir Soloviev pour père fondateur, n'a rien changé à la donne : l'originalité de cette philosophie ne réside pas dans la position des problèmes, ni dans sa manière de les résoudre, mais dans sa manière particulière de les vivre (cf. Gustav Chpet, *Otcherk razvitiya rousskoï filosofii* [Esquisse d'évolution de la philosophie russe], vol. 1., Moscou, Rosspen, 2008, p. 75). La singularité de l'expérience spirituelle de l'auteur, ainsi que son dévouement moral à un certain « type » de vérité, l'attache aux problèmes de la société, et à la littérature dans sa manière de les traiter.

⁹ Lionel Trilling, « Contemporary American Literature in its Relation to Ideas », *American Quarterly*, Vol. 1, No. 3 (Autumn, 1949), p. 195-208.

inscrite dans l'histoire de la pensée occidentale¹⁰. Ce qui est nouveau – et c'est pourquoi on peut lui accorder l'invention d'un nouvel *emploi* du concept, – c'est le choix de ce terme précis pour exprimer « un fait historique » inédit, une génération émergente, mue par un certain état d'esprit.

Mon intention n'en est pas pour autant de retracer les origines de ce concept et son évolution dans le temps, ni de reconstituer la polysémie du mot, mais seulement de poser des jalons pour une différenciation plus nette des fonctions spécifiques de l'idée, autour du *problème* du nihilisme, littéraire, d'une part, et politico-philosophique, de l'autre. Cette analyse pourra en outre contribuer à une meilleure détermination des rapports entre philosophie et littérature, à la lumière de l'histoire des idées, prise sur le plan moins diachronique, que synchronique, transversal¹¹. Notamment, elle visera à suggérer que la littérature non seulement peut être productrice d'idées, lesquelles trouvent ensuite une conceptualisation plus poussée en philosophie, mais que, par sa façon d'être impliquée dans la réalité, la littérature semble être plus à même de repérer ou de pressentir des mutations sociales imminentes ou déjà en cours.

Le nihilisme comme idée littéraire dans *Pères et fils* de Tourguéniev

Dès sa première occurrence dans le roman, le terme de nihilisme reçoit une coloration polémique, et l'agencement de répliques entre les personnages principaux du roman le montre bien. Regardons rapidement comment son sens se déploie à travers une série de dialogues. Arkade, un jeune homme doux, issu d'une famille de petite noblesse provinciale, retourne à la campagne après son parcours universitaire. Il est reçu chez son père et son oncle, en compagnie d'un camarade universitaire, étudiant en médecine, Eugène Bazarov. La personnalité de Bazarov interpelle l'entourage d'Arkade et, comme pour couper court à toutes les interrogations, à « Quel homme est Bazarov ? », Arkade répond d'emblée : « il est nihiliste »¹². A cette caractéristique inattendue, ses deux interlocuteurs bien-pensants réagissent

¹⁰ Ce que souligne notamment Manfred Riedel, art. « Nihilismus », dans *Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, (éd. O. Brunner, W. Conze, R. Koselleck), Band 4, Klett-Cotta, Stuttgart, 1997. En ce qui concerne le contexte russe, depuis les années 1930-1940, le nihilisme est associé au courant de l'idéalisme allemand, en tant que négation de tout ce qui ne relève pas de la certitude installée par la subjectivité absolue.

¹¹ Cf. par exemple, la manière dont Carl E. Schorske propose d'aborder les œuvres littéraires et artistiques en les « inscri[vant] à la croisée de deux lignes de force : l'une, verticale, diachronique, par laquelle [on] relie un texte ou un système de pensée à tout ce qui les a précédés dans la même branche de l'activité culturelle [...], l'autre horizontale, synchronique, qui aide l'historien à déterminer le contenu de la production culturelle à la lumière de ce qui se fait dans d'autres domaines à la même époque » (*Vienne, fin de siècle. Politique et culture*, Paris, Seuil, 1983, p. 29).

¹² Ivan Tourguéniev, *Pères et fils*, trad. du russe Françoise Flamant, Paris, Gallimard (« folio »), 1982, p. 53.

différemment. Nicolas Pétrovitch, le père d'Arcade, essaye de tempérer la définition, d'en arrondir les angles : le nihiliste « vient du latin *nihil*, rien [...] donc ce mot désignerait un homme qui...qui ne veut rien reconnaître ? »¹³ Paul Pétrovitch, l'oncle d'Arcade, le plus agacé par les manières de Bazarov, dotée d'une confiance en soi exacerbée et d'une grande intransigeance de jugement, rétorque : « qui ne respecte rien ». Ce qui amène Arcade à fournir une première définition du nihiliste : c'est quelqu'un « qui envisage tout d'un point de vue critique [...] c'est un homme qui ne s'incline devant aucune autorité, qui ne fait d'aucun principe un article de foi, quel que soit le respect dont ce principe est auréolé »¹⁴. Cette définition se veut neutre et surtout objective, et met en avant non pas le potentiel destructeur qu'on lit volontiers derrière ce terme, mais l'esprit critique qui constitue la force agissante du nihilisme. Paul Pétrovitch poursuit sarcastiquement : « nous avons eu les hégélistes, voici maintenant les nihilistes. On verra bien comment vous subsisterez dans le désert, dans le vide absolu »¹⁵. Inacceptable pour la génération des « pères » qui tient à un certain nombre de « principes », cette position de négation, radicale et irrévocable, conduit à une nouvelle altercation violente entre Bazarov et Paul Kirsanov et pousse Bazarov à la provocation. Ce dernier se moque d'abord des « mots étrangers...et inutiles », tels « aristocratie, libéralisme, progrès, principes »¹⁶, tous ces termes abstraits qui ne nourrissent pas le peuple, pour conclure ensuite sur les motivations de sa génération : « nous agissons en vertu de ce que nous reconnaissons comme utile [...] A l'époque actuelle, ce qu'il y a de plus utile c'est la négation »¹⁷. Plus loin dans le roman, il force sa position en insistant sur le superflu d'une condamnation simplement verbale dont abusent les « libéraux » et les soi-disant « progressistes ». Il ne suffit pas de dénoncer les vices de la société russe pour qu'ils cessent d'exister ou cèdent la place à des vertus. Lorsqu'on nie une chose, on substitue un lieu commun à un autre, à un « lieu commun à rebours », explique Bazarov à Arcade¹⁸. C'est pourquoi la négation définitive qu'il convient de professer n'a pas de contenu particulier (*ce qui est nié*), mais doit se mettre en œuvre, pourrait-on dire, en tant qu'une attitude transcendantale eu égard à tout jugement et à toute conviction. D'où la nouveauté de ce discours, il n'apporte rien de constructif, dans la mesure où il reste fidèle au sens premier du terme : nier c'est déblayer le

¹³ *Ibid.*, p. 53-54.

¹⁴ *Ibid.*, p. 54.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 87.

¹⁷ *Ibid.*, p. 88.

¹⁸ *Ibid.*, p. 189. Cf. : « [...] dire par exemple que l'instruction est utile est un lieu commun ; mais dire que l'instruction est nuisible est un lieu commun à rebours. Ça vous a un petit air recherché, mais en réalité ça revient au même. – Et la vérité, alors, où est-elle ? de quel côté ? – Où ? je te répondrai comme l'écho : où ? »

terrain, sans obligation de rebâtir ensuite. Or, parallèlement aux âpres disputes entre générations, nous suivons la vie de Bazarov dans ses développements et ses aléas qui le mettent d'abord face à un amour qu'il n'avait pas souhaité et pas prévu, et l'amènent, à la fin du roman, à une mort aussi prématurée qu'absurde (il se blesse en opérant une autopsie sur le corps d'un paysan mort de typhus). Nous découvrons alors que la vie de Bazarov et sa fin tragique ne se résument pas à la réalisation d'une idéologie qu'il énonce point par point dans sa querelle avec Paul Kirsanov. L'amour non réciproque et la mort imminente l'installent dans un nihilisme qui ne dépend plus de sa volonté. Comme pour éprouver les limites de sa propre capacité de négation, il doit tomber victime d'un Néant plus puissant que lui¹⁹. C'est entre ces deux plans narratifs : celui de dialogues autour du nihilisme et la vie d'un nihiliste que se produit un décalage fécond qui fait tout l'intérêt du roman. Étonnamment, ce décalage se trouve quasiment gommé dans les critiques brutales auxquelles s'expose Tourguéniev après la publication du roman. Les attaques et controverses dans la presse décident, de surcroît, de la fortune du roman, de son protagoniste Bazarov et, *a fortiori*, de l'idée de nihilisme. Ce qui provoque d'abord le débat est l'ambivalence du personnage de Bazarov. Est-ce un personnage fin et subtil qu'il vaut la peine de creuser d'avantage ou s'agit-il simplement d'une caricature de la jeunesse révolutionnaire ? L'accusation de caricature l'emporte largement, et non seulement de la part de ceux qui se sentent directement visés (la jeunesse démocratique et révolutionnaire), mais aussi de ceux qui saluent ce démasquement des imposteurs (nihilistes), ou qui y voient, au contraire, un acte de soumission lâche de l'écrivain vis-à-vis de cette force politique naissante. Tourguéniev est profondément touché par l'injustice de ces attaques et essaye de signifier leur caractère déplacé. Dans son texte autobiographique « À propos des *Pères et fils* » (1869), il pense avoir trouvé la source de tous les malentendus : « Au moment même où surgissait l'homme *nouveau* – Bazarov – l'auteur l'a traité de façon critique...objective »²⁰. C'est-à-dire en toute sa complexité, ce qui le fait dérober à une interprétation hâtive et l'application superficielle qu'on pouvait en faire dans les débats politiques. Son ambition d'écrivain, s'explique-t-il, n'était pas de « partir d'une idée »²¹ de nihilisme et d'affubler de cette étiquette une génération qu'il mépriserait, mais à l'inverse : d'explorer la réalité au plus près, de saisir

¹⁹ Le dernier aveu à ses proches et son adieu à la femme aimée sont éloquentes à cet égard : « Cette force, tout de même, cette force, elle est encore là tout entière [...] et pourtant il faut mourir ! [...] Oui, allez, on a beau essayé de nier la mort, c'est elle qui nous nie, et basta ! » (*Ibid.*, p. 273). « Voyons, que vous dire... que je vous aimais ! même avant, cela n'avait aucun sens, et maintenant à plus forte raison. L'amour est une forme, et ma propre forme est déjà en pleine décomposition » (*Ibid.*, p. 279).

²⁰ Ivan Tourguéniev, À propos des *Pères et fils* (1862), *op. cit.*

²¹ Ivan Tourguéniev, À propos des *Pères et fils* (1862), dans *Critique russe de l'époque de Tchernychevski et Dobroliubov*, Moscou, Littérature d'enfant, 1989.

une image vivante qu'elle manifestait et pour laquelle il n'y avait pas encore de nom. Tourguéniev oppose ici *l'idéologie* à *l'idée* littéraire : ce n'est pas à l'idéologie qui existe déjà par ailleurs qu'il donne un nom, mais à un homme « nouveau » qui, malgré sa confiance apparente en soi et ses convictions, s'ignore encore et ne sait pas tirer toutes les conséquences de son positionnement défiant vis-à-vis de la société dont il pense détenir la vérité. Autrement dit, la tâche esthétique n'est pas propagande idéologique ; il ne s'agit pas de typifier pour mieux incriminer, mais d'investiguer une singularité, qui mène à la création d'un personnage *littéraire*, avant tout²². Ni idéologème, ni concept préétabli, mais uniquement « l'idée littéraire » qui suit son propre ordre des vérités. Or, selon le constat amer de Tourguéniev, le lecteur n'accepte pas ce travail de réflexion que doit provoquer une idée littéraire véritable – pas toute faite, préconçue, et juste déployée dans une espèce de démonstration fictionnelle.

En janvier 1876, 14 ans après la sortie du roman, il écrit à Mikhaïl Saltykov-Chtchedrine, écrivain satyrique, au sujet de son personnage controversé :

Dites-moi sincèrement, qui pourrait se sentir vexé d'être comparé à Bazarov ? Ne voyez-vous pas, vous-mêmes, que c'est le plus sympathique de tous mes personnages ? [...] Mais je suis prêt à avouer [...], que je n'ai pas eu le droit de donner à notre racaille révolutionnaire l'occasion de se saisir d'un sobriquet, d'un nom ; *l'écrivain en moi aurait dû se sacrifier au nom du citoyen*, et c'est pourquoi je considère comme juste le recul de la jeunesse et toutes sortes de réprimandes [...] *La question émergée a été plus importante que la vérité artistique* et j'aurais dû le savoir d'avance²³.

Cette remarque de Tourguéniev pointe une rupture nette entre prise de position politique et ce qu'il appelle la « vérité dans l'art ». Le fait qu'il regrette son manque de perspicacité quant au risque d'une récupération politique de l'étiquette prouve encore une fois qu'il n'a jamais été à la recherche d'une efficace idéologique. Il prend conscience de la portée sociale et politique de la littérature, qui ne se limite pas à son côté fictionnel, et surtout ne s'épuise pas dans la seule question intra-littéraire de la « vérité artistique ». La figure du nihiliste dont il se préoccupe tant déborde vers une « question » encore plus essentielle, et cette « question émergée », n'est-ce pas l'idée littéraire que produit le roman, presque malgré (ou à l'insu de) son auteur ?

Concept du nihilisme : Herzen et *al.*

²² Isaiah Berlin, « Pères et Fils. Tourguéniev et le dilemme libéral », in *Id.*, *Les penseurs russes*, op. cit., p. 326.

²³ Ivan Tourguéniev, *Œuvres complètes* en 28 vol., Correspondances en 13 vol., vol. 11 (1875-1876), Moscou-Leningrad, « Naouka », 1966, p. 191. Je souligne.

L'idée littéraire du nihilisme, mise au monde par Tourguéniev, ne peut que voir s'adjoindre, dans son développement ultérieur, une dimension théorique, voire philosophique, qui permettrait non seulement d'exploiter sa puissance heuristique, mais d'en imposer la réalité sociale et politique. Il s'agit tout de même moins de résoudre le problème social posé par l'émergence du nihilisme, que de comprendre l'origine de ce phénomène, et ce qui a pu le rendre possible. En effet, dans les controverses qui ont suivi la sortie du roman, le terme de nihilisme subit une extension sémantique considérable, mais c'est surtout Alexandre Herzen qui y apporte une contribution théorique majeure. Dans son article longuement réfléchi et retravaillé pendant plusieurs années, paru dans le périodique « L'Étoile polaire » en 1869, il fait remonter l'origine du nihilisme comme phénomène social aux années 1840, l'apercevant poindre déjà dans l'état d'esprit cultivé par les hégéliens russes, dont Vissarion Biéliniski, critique littéraire important, mort en 1848 : « à cette époque appartiennent les premières aurores du nihilisme – aurores de cette liberté parfaite de tous les concepts préétablis, de tous les obstructions et obstacles hérités qui empêchent l'esprit occidental d'avancer avec son boulet d'histoire aux pieds... »²⁴. C'est pendant la période sombre, « une nuit de 7 ans qui s'est abattue sur la Russie »²⁵ qu'on voit se développer et se fortifier « cet état d'esprit, ce procédé de pensée qu'on a baptisé *le nihilisme* »²⁶. Et Herzen de poursuivre quelques lignes plus bas :

Le nihilisme [...] c'est une logique sans sténose²⁷, une science sans dogmes, c'est une soumission inconditionnée à l'expérience, et l'acceptation résignée de toutes les conséquences, quelles qu'elles soient, pourvu qu'elles découlent de l'observation, soient requises par la raison [...] Le nihilisme ne transforme pas *quelque chose* en rien, mais révèle que le *rien* qu'on prend pour *quelque chose* est une illusion optique²⁸.

Là où on s'accorde communément à voir quelque chose, le nihiliste découvre le rien. Ce n'est donc pas « une création inversée, c'est-à-dire la transformation des faits et des pensées en rien [...], en désespoir conduisant vers l'inaction »²⁹, mais tout le contraire de cela. Le nihiliste dévoile le rien à travers toute chose qui ne fait que *prétendre* à la vérité. C'est donc l'esprit de purification critique que Herzen salue avant tout. Toutefois, il conclue son article sur une

²⁴ A. Herzen, « Encore une fois Bazarov », *L'Étoile polaire* de 1869, Genève et Bâle, H. Georg libraire-éditeur, livre 8, 1868, p. 158.

²⁵ Il s'agit de la période de réaction aux révolutions européennes de 1848, lorsque le contrôle étatique de toutes les productions intellectuelles atteint son comble.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Le terme médical (rétrécissement d'un orifice) est de Herzen.

²⁸ *Ibid.* C'est l'auteur qui souligne.

²⁹ *Ibid.*

affirmation opposée : certes, au fil des années, le nihilisme a pu mieux prendre conscience de soi-même, s'est transformé en une doctrine, a pu même puiser dans les sciences et a surtout fait émerger des acteurs à moult talents. Mais... « il n'a pas apporté de nouveaux principes »³⁰. Malgré le souffle de liberté et d'émancipation qu'il dégage, le nihilisme n'est pas créateur, – voici le verdict de Herzen. Il mène à une impasse, à la fois historique et conceptuelle.

On n'hésite pas, par ailleurs, à étendre encore le phénomène, en assignant l'attitude nihiliste en toile de fond à la mentalité russe en tant que telle. Ainsi, Nikolaï Strakhov, un autre critique littéraire russe influent, cite dans ses *Chroniques* un éditorial du journal « Jour » (*Den'*)³¹ de 1864, qui voit dans le nihilisme une conséquence logique de la tournure qu'a prise l'évolution de la culture russe depuis les réformes de Pierre le Grand :

Le nihilisme est le fruit naturel, légitime, historique de cette attitude négative envers la vie, qu'avait adoptée la pensée russe et l'art russe dès ses premiers pas après Pierre. Rappelons-nous que l'histoire de notre « littérature » (dans le sens strict) commence par la satire ! Cette négation doit enfin aboutir à la négation de soi-même. Telle est l'évolution de notre conscience sociale, telle est la justification historique du nihilisme³².

Ce n'est pas étonnant que conformément à l'orientation politique du journal, l'éditeur fait remonter le nihilisme à l'état d'esprit engendré par les réformes néfastes de Pierre. Contrairement à l'usage qu'en font Tourguéniev et Herzen, exprimant plutôt les positions occidentalistes, le nihilisme n'a pas surgi spontanément dans les années 1840-1860, dans des circonstances sociales particulières, comme vision du monde d'une nouvelle génération, mais subsistait toujours en sourdine, implicitement, avant de se manifester ouvertement. De fait, ce qui retient visiblement l'attention de Strakhov, c'est que l'auteur de l'éditorial propose une interprétation extensive de ce concept qui aboutit à sa « normalisation » négative. Le nihilisme serait donc au départ une attitude étrangère à la Russie, non-russe, puisqu'importée par Pierre, mais qui aurait profondément pénétré la pensée russe pour plus de deux siècles. En ce sens, on peut dire que Tourguéniev n'invente rien de nouveau, mais épouse cette « attitude négative envers la vie », en assumant, à travers son personnage central, le nihilisme comme posture psychologique d'autonégation. Le nihilisme, autrement dit, signale dès lors l'impossibilité de

³⁰ *Ibid.*

³¹ Le journal *Den'* est édité par Ivan Aksakov, l'un des chefs de file du courant slavophile, courant de pensée patriotique, conservateur, s'opposant aux « occidentalistes », progressistes et promoteurs du « libéralisme européen ».

³² Cf. N. Strakhov, « De l'histoire du nihilisme littéraire. 1861—1865. Notes de chroniqueur », Moscou, Direct-Média, 2011.

tout progrès, l'épuisement de toutes les possibilités, il est le nom même de cet épuisement.

Le nihilisme est conçu ici comme l'aboutissement d'un processus historique particulier, et donc n'a plus d'avenir devant lui. En conséquence, le concept recouvrant ce champ sémantique est destiné à tomber en désuétude peu de temps après sa mise en circulation très prometteuse par Tourguéniev. Ce dernier au contraire envisage la figure littéraire du *nihiliste* comme capture des potentialités que ce type littéraire semble offrir – une possibilité d'expériences, plutôt qu'une expérience déjà effective. Néanmoins, sa portée esthétique se trouve étouffée par une série de romans-répliques, « anti-nihilistes », écrits comme pour prévenir une éventuelle idéalisation de ce type littéraire, minimiser sa signification historique. Tourguéniev ne s'attaque pas au problème du nihilisme, mais à celui du nihiliste ou d'un nihiliste, il se heurte ensuite à la réaction du lecteur qui l'incite à prendre en compte la dimension politique, voire idéologique, de son objet. Or, pour sortir du cercle vicieux des polémiques engagées et militantes autour de Bazarov, ce que Tourguéniev ne réussit pas, il convient de changer radicalement de plan, en faisant appel à la réflexion philosophique. Ce rôle est finalement dévolu à Herzen. Il aborde ce problème dans une perspective résolument historique. Si cette *Weltanschauung* nihiliste est le fruit du rétrécissement sans précédent des marges de liberté intellectuelle (sept années de réaction tsariste), son éclosion fut éphémère. Alors que pour Herzen, c'est un phénomène purement réactif qui ne peut exister qu'en réponse aux persécutions du régime tsariste, Strakhov trouve une façon de le légitimer, en l'associant – quoique sur un ton de réprobation – à une certaine idée de progrès, en œuvre depuis Pierre le Grand. Les deux auteurs s'accordent néanmoins dans ce qu'ils lui prescrivent des limites dans le temps et lui prédisent une fin très proche.

Ainsi, l'élucidation du nihilisme (en tant que concept et image simultanément) dans la perspective de l'histoire des idées, paraît indispensable, pour autant qu'il fasse l'objet d'interprétations et d'usages variés. Depuis Tourguéniev, en littérature, jusqu'à Strakhov, en critique littéraire, et en passant par ce qu'on peut appeler une esquisse de pensée philosophique chez Herzen, l'idée même de nihilisme change de fonction. En tant qu'idée littéraire, basée sur une image, elle a pour vocation de transmettre prioritairement cette image. Mais comme évoqué plus haut, il est important de ne pas perdre de vue la multiplicité de facettes de l'idée littéraire dans le roman russe au XIX^e siècle : elle ne véhicule pas qu'une image ou une émotion, mais se leste facilement d'un poids sociopolitique ou philosophique. C'est pourquoi le glissement entre la singularité de l'image littéraire du *nihiliste* et la généralité du phénomène du *nihilisme* dans la société est si aisé. Pour conclure, on peut fixer cette distinction (entre approche littéraire et approche historico-sociale du nihilisme) en empruntant les catégories de la sémantique

historique élaborée par R. Koselleck. L'idée littéraire qui produit la figure du nihiliste semble créer la réalité même du phénomène, à partir d'une image encore indéfinie, flottante, et c'est pourquoi l'on peut parler de *Erfahrungsstiftungsbegriff* (concept fondateur d'une expérience). Le concept forgé ensuite, à titre de *Erfahrungsregistraturbegriff* (concept d'enregistrement de l'expérience)³³, se réfère à une réalité existante, et participe à en pérenniser la subsistance via une circonscription sémantique. L'idée de nihilisme est donc constituée par l'intrication de deux régimes temporels : prospectif, propre plutôt à la littérature, et rétrospectif, pratiqué par la philosophie, s'appuyant sur l'histoire sociale et la politique.

³³ R. Koselleck, *Le Futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. J. Hoock et M-C. Hoock, Paris, éd. de l'EHESS, 2016, p. 378.